

Victor Princet

*17 février 1990
Nord de Poitiers*

Il aurait pu tomber de la glace ce soir-là. Engoncé dans son imper, Victor Princet inclina légèrement la tête pour se protéger de l'air gelé. Il habitait à deux pas du CHU de Poitiers, où il passait la majeure partie de son temps à s'occuper des patients qui défilaient dans le service de neurochirurgie. Il exerçait en tant que jeune interne. Les journées étaient longues, mais le métier le passionnait.

Dans l'immédiat, il souhaitait rejoindre son logement le plus vite possible pour sentir l'air chaud venir l'étreindre.

Mais, par-dessus tout, il souhaitait retrouver sa femme et, sa main posée sur son ventre, sentir le bébé qu'ils attendaient avec impatience.

Dans deux mois, ils deviendraient le père et la mère d'une petite fille qu'ils appelaient déjà par le prénom qu'ils lui avaient donné : Claire. Secrètement, Mathilde espérait que la naissance de leur fille amènerait Victor à être plus présent à la maison.

Il la laissait trop souvent seule, et son dévouement pour son métier la contrariait. Elle comprenait bien la lutte qu'il menait quelques mois après cette opération délicate qu'il avait parfaitement réussie, mais dont les suites avaient malheureusement été compliquées pour sa jeune patiente.

Il n'était d'ailleurs responsable de rien puisqu'il n'avait commis aucune faute. Mais, dans sa tête, le mal était fait, et la culpabilité l'avait frappé à vie. Victor Princet n'était plus tout à fait le même depuis cet incident, et son acharnement à vouloir révolutionner la neurochirurgie avait tourné à l'obsession.

Devant les absences de son mari, Mathilde s'était raccrochée à cet enfant, à ce bébé qui devait pointer le bout de son nez d'ici à deux mois. Deux mois, et elle pourrait enfin chérir et détailler son petit être si cher.

Victor quitta le trottoir de l'avenue Jacques-Cœur pour rejoindre l'immeuble dans lequel il entra avec un frisson libérateur. L'ascenseur le conduisit au dixième étage. Il avait choisi ce niveau pour la vue qu'il pouvait avoir sur la ville. En entrant dans l'appartement, il s'inquiéta de cette pénombre inhabituelle. Il fut rassuré lorsque Mathilde prononça son prénom d'une voix endormie. Il appuya sur l'interrupteur et put voir sa femme assise face au téléviseur allumé.

— Tu dormais, ma chérie ?

— J'ai essayé de te joindre à l'hôpital, mais tu étais déjà sorti... J'ai très mal au ventre, Victor...

Lorsqu'il vit les yeux fiévreux de Mathilde, puis les perles de sueur qui coulaient sur son front, il accourut pour venir prendre son pouls. Très faible. Habitué aux situations d'urgence, il ne céda pas à la panique. Il posa un oreiller à un bout du canapé et allongea sa femme. Quand elle parvint à s'incliner, les pupilles de Victor

se dilatèrent à la vue de l'énorme tache de sang dans laquelle Mathilde était assise.

Il se précipita sur le téléphone et composa le numéro des urgences afin que le personnel se prépare à leur arrivée. La voiture était au sous-sol, et il gagnerait du temps à l'emmener plutôt qu'à attendre la venue du SAMU.

Il avait porté Mathilde dans ses bras, puis l'avait déposée sur la banquette arrière. Seulement quatre cents mètres à parcourir, et l'entrée des urgences se profilait déjà. Il avait fait si vite que l'équipe soignante était encore dans les préparatifs.

Il déposa sa femme sur le chariot que les aides-soignantes poussèrent vers le bloc opératoire en même temps qu'un infirmier posait les appareils destinés à la mesure des constantes. Victor se contentait de suivre le cortège en tremblant. Il croisa l'obstétricien qui allait s'occuper d'elle.

— Charles, je peux venir au bloc, s'il te plaît ?

— Tu connais les règles, Victor. Ne t'en fais pas, tout va bien se passer.

Victor laissa son collègue se rendre au bloc opératoire. Il était ainsi relégué au statut de proche d'un patient. Il se retrouvait à subir la même angoisse, les mêmes peurs tout en prenant conscience que tout pouvait s'arrêter, maintenant.

L'attente était interminable. Plus le temps passait et plus il redoutait le pire. Ce fut une vingtaine de minutes plus tard qu'un aide-soignant l'invita à le suivre jusque dans une pièce isolée.

Chaque seconde qui s'égrenait encore, Victor sentait la colère grandir en lui. Lorsque la porte s'ouvrit sur un petit corps emmaillotté dans un linge blanc, il laissa se dissiper tout mauvais sentiment. Il voyait ses petits

doigts bouger, ses jambes rougies s'agiter. C'était sa fille. Il la prit dans ses bras et la regarda, les yeux humides.

— Bonjour, Claire, je suis ton papa...

Puis l'inquiétude revint le hanter. L'obstétricien entra à son tour. Il affichait un air grave. L'infirmière reprit l'enfant des bras de son père.

— Victor, c'était une hémorragie endo-utérine sérieuse. Il n'y avait rien à faire. Je suis désolé.

Victor s'effondra.

Claire Princet

Mars 2013

Centre de Poitiers

Un feu rouge. Un coup de frein. Les corps des usagers du bus s'inclinèrent. Claire Princet, assise à l'arrière, la tête pantelante, se réveilla soudainement. Elle était en larmes. Elle essuya ses yeux d'un revers de la main. Une fois encore, elle revivait ce cauchemar qui ne la quittait pas ces derniers temps. Et pour cause, ce n'était pas n'importe quel cauchemar. Il s'agissait de sa propre naissance, telle qu'on la lui avait racontée et telle qu'elle la retranscrivait.

J'ai tué ma mère.

C'est cette phrase qui s'imposait à son esprit depuis que son père lui avait révélé, à l'âge de dix ans, la triste histoire de son arrivée dans ce monde. Non seulement elle s'accusait elle-même de matricide, mais elle se blâmait aussi d'avoir retiré à son père la femme qu'il aimait. Pour une petite fille, l'addition était bien trop lourde pour que la vie puisse ressembler à une chance. Aujourd'hui, les choses n'avaient pas tellement évolué dans son esprit. Elle essayait malgré tout d'avancer,

luttant à chaque pas, sans relâche, pour ne pas risquer à la moindre faiblesse de tomber dix mètres plus bas. Les fractures provoquées par ces chutes mentales étaient vraiment trop douloureuses.

Ne pas penser. Ne pas penser. Ne pas penser...

Le vibreur de son cellulaire s'enclencha à nouveau. Elle soupira. C'était peut-être le dixième message laissé par Philippe en moins d'une heure. Il avait suffi d'une petite minute pour le quitter, mais sa vie ne lui suffirait pas pour oublier leur histoire. Claire souhaitait mettre un voile tout de suite sur ce qu'elle imaginait déjà comme un passé évanoui dont le souvenir ne pourrait provoquer aucune souffrance. Elle se leurrerait.

Mais que faire ? Elle fuyait, c'était évident. À défaut de carapace, sa seule protection était la fuite pour ne pas s'attacher outre mesure, pour ne pas provoquer de malheur, pour ne pas souffrir ou faire souffrir, pour ne pas infliger aux autres la fatalité qu'elle portait en elle.

Je me déteste.

Le bus la déposa au Pont-Neuf. Elle remonta une petite ruelle pour rejoindre son appartement isolé de l'agitation urbaine. Claire avait besoin de calme pour apaiser ses idées sombres.

Elle noyait ses pensées dans les livres qu'elle lisait. Une belle façon de se dérober à soi-même. Elle choisit *Les Raisins de la colère* de Steinbeck. Claire l'avait peut-être lu plus d'une dizaine de fois. D'une certaine façon, elle se retrouvait dans la tragédie que vivait la famille Joad, et l'humanité qui se dégageait des personnages lui redonnait un peu de courage pour affronter sa propre vie, au moins pour une poignée d'heures...

Claire se servit un grand verre d'eau minérale qu'elle but d'un trait, puis elle s'installa confortablement dans son vieux fauteuil en velours rouge, celui qu'elle avait

récupéré chez son père quand il avait voulu changer le mobilier de son logement. Elle y tenait tout particulièrement. Aujourd'hui, encore plus.

Papa, tu me manques tellement...

Claire parvint à évacuer le flot incessant de ses interrogations dans les lignes du roman. Sa lecture l'absorbait. Le remède était bien plus sain que n'importe quel médicament. Sa fatigue ne tarda pas à se faire sentir et, plus que cela, elle fut gagnée par des vertiges.

La soirée ne serait pas bien longue, et Claire ne tarderait pas à rejoindre son lit. Seulement, elle avait vraiment l'impression de flotter. Elle se redressa pour attraper sa bouteille d'eau. Alors qu'elle retirait le bouchon à grande-peine, la bouteille glissa de ses mains. Ses forces la quittaient.

Il lui fallait rejoindre sa chambre. Elle ressentait tous les symptômes d'une baisse de tension. Il lui suffisait de s'allonger un instant, et tout rentrerait dans l'ordre après du repos. Elle gagna difficilement le vestibule d'entrée dans une démarche heurtée d'alcoolique sérieusement imbibée. Son regard se porta sur l'escalier.

L'effort lui parut insurmontable. Ses jambes ne la portaient plus, et son cerveau s'était mis en berne. Dans la pénombre du vestibule, elle pouvait voir la lumière de la salle de bains s'immiscer sous la porte. Une ombre glissa au milieu de cette luminosité. La porte s'ouvrit sur un halo aveuglant qui dessinait une silhouette noire.

Au secours...

Claire ne parvenait plus à lutter. Ses yeux se fermèrent.

3

Déli

Été 1999

Avanton

La chaleur ne daignait pas se retirer alors que le soleil poursuivait sa lente descente depuis plusieurs heures. C'était le moment que Déli redoutait le plus. Alors, elle partait se cacher dans la grange qui avait abrité autrefois la paille destinée au bétail élevé par ses grands-parents. Il ne restait que les vestiges de l'activité passée : des vieilles bottes de chaume, des peintures écaillées, de la ficelle usée suspendue à des crochets, des tuyaux craquelés, des abreuvoirs et des mangeoires vides.

Tout avait été revendu après la mort de papy André, et l'ensemble des biens revenait à son père. Patrick Badune avait toujours participé activement aux travaux de l'exploitation familiale, et son avenir avait été tout dessiné. Il était un bon travailleur, et ses parents ne doutaient pas de la pérennité de l'exploitation avec ce fils qui n'hésitait pas à donner de son énergie. Mais sa mère vint à douter du comportement de Patrick lorsqu'elle s'aperçut des maltraitances que son fils infligeait aux animaux.

Il suffisait qu'une bête le contrarie pour qu'il la rosse jusqu'à lui briser les pattes ou les côtes. Le jour où son père avait retrouvé le cadavre d'un agneau dont la tête baignait dans une flaque de sang, il avait ordonné à son fils de trouver un travail par lui-même. C'est ce que Patrick avait fait à l'âge de 20 ans.

Il avait profité de la création de la fonderie du Poitou à Ingrandes en 1981 pour se faire embaucher en tant qu'ouvrier. Le travail à côté des hauts-fourneaux était pénible, mais il gagnait plus d'argent que lorsqu'il travaillait à l'exploitation. Un mal pour un bien qui lui permettait d'acheter lui-même de l'alcool alors qu'il ne se le permettait pas lorsqu'il était à la botte de ses parents. Il était satisfait de goûter à une certaine liberté et d'avoir laissé ces saloperies de vaches qui puaien la merde. Il détestait ces sales bêtes.

Déli savait parfaitement que rien ne pourrait retenir la furie de son père s'il avait décidé de décharger sa rage une nouvelle fois sur elle. Si elle se réfugiait dans ce lieu, c'était parce que la grange avait une étrange influence sur Patrick.

Pour lui, il régnait comme une malédiction dans cet endroit qu'il évitait le plus possible. Il faut dire que la grand-mère de Déli s'était brisé la nuque après une mauvaise chute sur un billot qui servait à couper le bois.

Elle avait probablement glissé sur de la boue à l'endroit où la tôle rouillée laissait passer l'eau par temps de pluie. C'était papy André qui l'avait retrouvée. Il ne s'en était jamais remis et, une année plus tard, jour pour jour, il s'était pendu dans la grange, à l'endroit même où sa femme, Jeanne, avait trouvé la mort. Pour Déli, se mettre à l'abri ici même relevait chaque fois du pari, car ce lieu pouvait aussi bien décupler la colère de son père que désamorcer ses pulsions violentes. Elle souhaitait

tenter sa chance. La perspective d'une trêve était la plus forte. Sinon, les coups restaient toujours des coups.

Patrick arrêta le vieux pick-up devant la maison. Il sortit du véhicule en beuglant des mots incompréhensibles. Déli devina qu'il avait bu. C'était mauvais signe. Son père pesta en tapant du poing sur la carrosserie.

Il en avait ras-le-bol de ces journées de dingue passées à manipuler des lingots de fonte à bout de bras – et seulement à l'aide de deux pinces – dans une chaleur insupportable. Du matin au soir, il récupérait ces lingots qui sortaient des hauts-fourneaux pour ensuite former une palette prête à être refondue. Le travail était particulièrement éprouvant.

Déli voyait le débardeur blanc de son père, aurolé de sueur par endroits. Les muscles saillants de Patrick, habitués aux travaux répétitifs de la fonderie, prenaient davantage de relief avec la lumière qui se faisait plus rasante. Elle put lire la fureur de son père lorsqu'il cessa de ronchonner et qu'elle distingua son visage tiré et ses cernes noirs.

Elle sut que la soirée risquait d'être très désagréable lorsqu'elle vit ses yeux injectés de sang. Il s'était immobilisé dans la cour et tournait sur lui-même en criant son prénom. Mais Déli ne bougerait pas. Le regard de Patrick s'immobilisa sur la grange. Il savait parfaitement qu'elle était la cachette de sa fille. Il hésita à avancer, puis il lâcha un juron. Bien décidé à en découdre, il tira le portail de la grange et entra.

— Sors de là, bordel ! Tu sais que je ne veux pas que tu te fourres ici ! Allez, viens, je te toucherai pas.

C'était toujours pareil. Les mêmes mots, les mêmes promesses jamais tenues. Déli était bien décidée. Elle ne sortirait pas de son coin. Assise dans la pénombre et bien camouflée derrière une botte de paille carrée, elle

se sentait protégée. Elle tremblait malgré tout. Sa nervosité prenait systématiquement le dessus, et elle en venait à se reprocher d'être aussi lâche.

Patrick alluma une cigarette. Une façon de temporer et de passer au-dessus de ses craintes. Qu'est-ce qu'il détestait cette saloperie de grange maudite ! Il ne souhaitait pas crever ici comme ses parents.

Au fur et à mesure qu'il avançait, il sentait sa confiance s'effriter et avait horreur d'éprouver cette faiblesse qui s'imposait à lui. Il cria pour chasser l'anxiété qui le saisit lorsqu'il contourna la zone où l'image de son père lui réapparaissait parfois, le corps affaissé et la tête passée dans une corde.

— Sors de là et vite ! Ce que tu vas prendre si je te trouve, petite garce ! Tu l'auras bien mérité, merde !

Déli comprit que l'alcool avait inhibé une partie des peurs de son père. Il ne lui restait qu'une dizaine de pas pour mettre la main sur elle. Il fallait maintenant qu'elle sorte de sa cachette pour jouer la carte de la dernière chance et essayer de montrer sa bonne foi. Déli se releva en s'excusant.

— Je me suis endormie, papa. Je ne t'avais pas entendu rentrer. Excuse-moi. S'il te plaît.

Patrick montra les dents et l'empoigna. Il la gifla une première fois. Déli cria.

— C'est comme ça que tu me respectes ? En racontant tes mensonges de petite garce ? Tu vas prendre, je te garantis que tu vas morfler, petite conne !

Patrick détourna la tête vers la cour. Les pneus d'une voiture faisaient crisser les gravillons. C'était certainement Mélaine, sa femme. Elle travaillait à la mairie de Poitiers. Il ne savait pas trop ce qu'elle y faisait à part rester le cul sur une chaise et profiter d'arrêts-maladie à répétition. En l'occurrence, elle était en congé estival et

elle avait certainement dû s'absenter le temps de remplir un chariot au supermarché. Elle ne craignait pas de laisser la petite toute seule. Elle était grande maintenant.

Mélaïne n'était pas tendre non plus avec Déli, mais Patrick préférait qu'elle ne le voie pas en train de la frapper. Elle le lui reprochait toujours, et il ne le supportait pas. Il l'aurait bien corrigée elle aussi, mais elle ne le laisserait pas faire – ou pas longtemps.

Patrick regarda sa fille qu'il tenait toujours par le bras. Le ventre de Déli apparaissait entre un t-shirt trop court et un pantalon qui lui descendait sur les hanches. Patrick tira une bouffée sur sa cigarette et laissa tomber les cendres. Il vint plaquer le mégot brûlant sur le nombril de Déli qui hurla toute sa douleur et toute sa peur. Il s'arrêta, puis, constatant que quelques cendres rougeoyaient encore, il recommença.

Il lâcha le bras de sa fille qui se laissa tomber au sol. Déli pleurait tout son désarroi et toute son impuissance.

— Fallait bien que j'éteigne ma clope. Tu voulais pas que je la jette dans la paille non plus ?... Allez, va aider ta mère. Et sans chialer !

Déli resta longtemps allongée avant de trouver la volonté nécessaire pour se relever.